



ROUGE DÉSIR

L'artiste américain Théo Hakola, installé à Paris depuis 1978, créateur des groupes de rock légendaires, Orchestre Rouge et Passion Fodder, vient de publier son premier roman¹. Rencontre avec un agitateur polyvalent.

d'emblée, il prévient : « Je veux bien parler de ma musique, mais pas d'Orchestre Rouge ». Il offrirait volontiers un de ses albums de Passion Fodder, mais ne daignerait pas donner un disque d'Orchestre Rouge, ce groupe alternatif de la scène française *after-punk*, qui, au début des années 80, avec Marquis de Sade, tenait le haut du pavé underground.

Bref, il range ses premières chansons au rayon des erreurs de jeunesse, et veut surtout parler de la sortie de son roman. Mais on insiste, car on se souvient de cette excitation qu'on éprouvait, en le voyant sur scène. On l'appelait le « dandy after-punk », qui portait bas la guitare, au niveau de la cuisse, « à la Clash », et non pas coincée sous le bras. Pantalon serré, chemise sans manche. La nuque presque cassée, il contractait tous les muscles de son corps, comme pour en extraire un suc sacré : sa voix. Grave, dure, brute. Il convoquait, dans ses textes, de nouveaux dieux, de Carson McCullers à Gore Vidal, en passant par Louise Michel. Sans doute n'a-t-il rien changé de ses manies et manières de scène ; on en parle au passé, mais on fait profil bas : cela faisait plusieurs années qu'on ne venait plus aux nouvelles...

Aussi, il nous fallait arracher à la légende l'ami Théo, qui, depuis ce temps, n'a cessé de créer, d'écrire et de composer. Pour l'heure, il vient donc de publier un superbe roman, et nous reçoit dans son appartement montmartrois. Il est resté un svelte dandy, vêtu d'une marinière, d'un élégant pantalon à pinces. Il a des bras immenses, de longues paluches anguleuses dont il aime se servir pour ponctuer ses phrases. Il ne s'est nullement assagi en vieillissant : « Je suis peut-être plus vite fatigué, physiquement, mais je suis toujours en colère contre l'injustice et je n'arrive toujours pas à me calmer ».

Il a grandi dans une petite communauté de l'Idaho : une jeunesse tranquille, entre deux messes et trois mee-

tings républicains. À 20 ans, il « découvre » la Guerre d'Espagne, s'installe à New York, où il travaille alors dans un comité américain anti-franquiste. Puis, dans le Paris des années 80, tout en faisant sa musique, il s'échine à lancer un jeune groupe bordelais. Son nom ? Noir Désir...

On a la tentation d'approcher notre homme par des compliments, et à la fois le souci de s'en préserver. Il nous aide à nous dépêtrer de cette inconfortable situation : « Je n'ai pas besoin de l'opinion des autres pour savoir ce que je pense de mes disques. Mais pour mon livre, je suis plus fragile, et ému d'entendre des compliments. Cela dit, je ne suis toujours pas convaincu qu'il est réussi, il est trop "massif". Et puis, je découvre chaque mois de très beaux romans, alors que j'entends rarement de la bonne musique ».

La Route du sang traverse les siècles, comme un récit morcelé, géographiquement et historiquement, à la narration éclatée. La trame : des êtres qui tentent de s'aimer, de survivre, de résister dans ce monde qui leur offre surtout de tendre la joue gauche. Où l'on croise une émigrée finlandaise arrivée aux États-Unis, il y a un siècle ; où l'on se balade dans une petite ville

les mots mal employés. Rappelons qu'il parle un français impeccable, et qu'il a lui-même traduit son roman dans notre langue. Et l'on a parfois quelques petites phrases miraculeuses : « Je ne sens pas le sang que je saigne ». « Quand j'ai traduit, mon propos n'était pas de le faire dans mon français à moi, même si j'admets que je prends des libertés. Si on me dit : c'est "mignon", ou "marrant", cela me pose un problème, car moi, je veux utiliser votre langue avec précision. Avant, pour désigner un employé de France Telecom, je disais "un travailleur téléphonique"... Ça faisait rire, mais pour moi, c'était juste du mauvais français ».

Et ces histoires qui se superposent, parfois se croisent ? « Ce que j'ai du mal à prévoir, c'est la nature humaine ; pourquoi des gens sont gentils, et d'autres méchants, pourquoi est-on tortionnaire ? Je voulais simplement relever des liens entre des époques, des lieux, des individus si différents, tisser des fils entre des éléments disparates. J'aime les refrains, les thèmes développés qui vont et reviennent comme dans une composition musicale symphonique. » Enfin, ne perdons pas le fil, rouge, de l'auteur : son engagement politique.

« Je suis toujours en colère contre l'injustice et je n'arrive toujours pas à me calmer. »

puritaine de l'Idaho, terre de mineurs et des premiers syndicats américains ; où l'on se bat en Espagne, durant la guerre civile ; où Zorro arrive au galop pour faire évader des anarchistes, massacrant au passage quelques soldats franquistes ; où l'on déambule dans Paris et New York, sur la piste d'un amour impossible... De fait, il est malaisé d'essayer de résumer ce roman, tant il est dense : « Je le trouve moi-même potentiellement compliqué, et je suis heureux quand une personne me dit qu'elle l'a lu toute la nuit sans le lâcher. Les dialogues sont plus faciles, pour moi. Je peine davantage sur les descriptions ». L'écrivain craint

« Hélas, je ne suis pas activiste. Et c'est comme une frustration. Il y a chez moi, un refus du compromis, il y a des propos politiques dans mes chansons. C'est mon désir de participer à la transformation de la société – je parle comme un démocrate, socialiste réformiste, et jamais comme un militant violent. Mais je crois que peu de livres ont changé le monde, encore moins des chansons. Un bon prof est sans doute plus important dans la vie d'une personne que mes chansons... »

TEXTE Cédric Fabre, PHOTO Fabrice Demessence

¹ *La Route du sang*, éd. Serpent à plumes.
À écouter : Overflow (Grosse Rose records/Musidisc)